

Vous n'êtes point, je sais, de ces pleureurs à froid,
Qui se font un métier d'une peine factice,
Qui tremblent sans avoir au cœur le moindre effroi,
Taxant à tout propos le destin d'injustice;
Vous avez du malheur ressenti l'aiguillon;
Sur votre front si jeune où brille le génie
Déjà les noirs chagrins ont tracé leur sillon,
Et la douleur en vous fit naître l'harmonie.

Mais qu'on aime à souffrir lorsqu'on souffre à son gré !
L'on formule soi-même un programme à sa peine;
La nature riante est pour nous trop sereine,
Trop riche est à nos yeux le nuage empourpré.
Dédaignant fièrement amour, printemps, jeunesse,
On cultive avec soin le doute et la tristesse,
Et l'on va se drapant dans de sombres manteaux,
Et l'on suit tout pensif le sentier des tombeaux.

Puis quand de vrais malheurs ont ravagé notre âme,
Quand le funèbre glas ne cesse de sonner,
Quand nos derniers amis vont nous abandonner,
Quand notre esprit n'est plus qu'une tremblante flamme,
On se reprend à vivre et malgré les soucis
Au temps impitoyable on demande un sursis,
Encore une saison, encore une récolte !
On voudrait rattrapper printemps, jeunesse, amours.
Contre la vieille loi l'homme en vain se révolte,
Jeunesse, amours, printemps, sont passés pour toujours !

Pour toujours ? oh, non pas ! Il est une autre vie
Cù l'automne sévère au printemps se marie.
Là le bonheur est fait de nos chagrins passés ;
L'amour est infini, la jeunesse éternelle ;
Les doutes sont vaincus, les remords effacés ;
Sans nous enorgueillir notre gloire étincelle ;
Près du nôtre s'élève un trône plus brillant
Sans nous humilier ; l'opprimé triomphant
Pardonne à l'oppresseur ; celui dont nos largesses
Soulageaient la misère est au sein des richesses ;
Et les riches cruels, qui n'eurent ici-bas
Tendresse ni pitié, sont ceux qu'on n'y voit pas.